

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 4

Artikel: Lo mâellio et la vermena
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le 28 janvier, les troupes de la République française entrèrent dans le pays de Vaud, au nombre de plusieurs mille hommes. Une colonne pénétra depuis le pays de Gex, une autre, venant de Savoie, traversa le lac sur une multitude de bateaux, sous les ordres du colonel Rampon.

C'était un dimanche, par un temps superbe. Ces troupes furent logées chez les particuliers, dans les temples; partout on en fut encombré.

Ménard, général de division, qui commandait momentanément l'armée, se rendit le lendemain, lundi, à l'Assemblée provisoire, présidée ce jour-là par M. Gleyre, ancien instituteur du dernier roi de Pologne. L'enthousiasme qui s'y manifesta fut immense, et se propagea rapidement dans le pays.

Voici un passage du récit de cette cérémonie, tel qu'il fut imprimé par ordre de l'Assemblée provisoire :

« Aussitôt que le président a fini son discours, il » reçoit du général français l'accolade fraternelle. » Ce rapprochement est le signal de tous. Tous se » pressent et se rapprochent, tous embrassent, tous » serrent les généraux français. Des larmes d'attention » drissement coulent de tous les yeux; des protestations d'estime, d'attachement et d'amitié circulent » lent dans toutes les bouches. Les *Vive la République française, le général Ménard et la brave » armée d'Italie!* animent le tableau. *Vivent, s'écrit » un général français, vivent les peuples assez courageux pour conquérir leur liberté et assez sages pour » la conserver! Vive la république vaudoise!* »

Le 29 de ce mois, il y aura 75 ans que ces événements se sont passés.

Cependant, le premier acte du général Ménard calma un peu cet élan et fit réfléchir ceux qui ne voyaient, dans ce tableau si nouveau et si animé, qu'un trait de générosité de la *grande nation*. Ménard exigea une contribution de 700,000 francs de France, qu'on eut grand-peine à faire réduire à 300,000 francs de Suisse. Les communes durent en faire l'avance. Les soldats de l'armée d'Italie avaient des lauriers à leurs chapeaux, mais ils manquaient de souliers. Cet argent était destiné à leur en procurer.

Quelques jours après arriva le général Brune, qui prit le commandement en chef de l'armée. « Le lendemain de son arrivée, dit un contemporain, j'eus l'occasion de le voir, ayant dû me rendre au quartier général avec MM. Cassat et Dubois, dans le but d'obtenir un ordre pour faire restituer les effets du bailli de Buren, qui avaient été arrêtés au Chalet-à-Gobet. A peine fut-il entré dans le salon, tout chamarré d'or, qu'il se précipita dans les bras de M. Cassat. Celui-ci était un de ses anciens camarades; ils avaient étudié ensemble le droit à Paris; ils y avaient même rédigé en commun le *Journal de la Cour et de la Ville*. Brune était d'une haute taille, d'une figure martiale et sévère. Pendant une demi-heure que nous restâmes dans le salon, il donna deux traits propres à le caractériser. Quelques individus, pour qui les bouleversements ne

sont jamais assez prompts, demandèrent audience; ils venaient solliciter la destitution de certaines autorités, de certains fonctionnaires qu'ils accusaient d'aristocratie. Le général Brune, sans leur répondre, se tourna vers nous en disant: « Voyez-vous, ces gens-là veulent tout détruire. » Puis il les congédia sans autre explication. Pour expédier l'ordre que nous attendions, il fit appeler son chef d'état-major, le général Suchet, depuis duc d'Albufera. Ce dernier n'était pas encore levé, quoiqu'il fut près de neuf heures. Cependant il se hâta et ne tarda pas à arriver; mais il n'échappa point à une réprimande que Brune lui fit en notre présence, en lui reprochant sa paresse en termes sévères. »

Lo mâcllio et la vermena.

Lo mâcllio âi frârs Rindiet étâi bin tant pllien dè vermena qu'on arâi pas étâ fotu dè l'âi mettèr lo tiu d'n'èpinga à n'a plliace san-na. Lo Isaque dese à son frâre: Tè faut allâ tsi Francillon âo bin tsi Gonin po queri dâi grossès taillès po lo tondrè; l'âi faut racliâ lo pâi tanqu'à la pé, et on l'eimbar-douflièra dè pétrole, et sarâi bin lo diabllo se clia vermena ne fot pas lo camp.

Ye fîront coumeint avâi de Isaque.

Quand lo pâi fut razâ, lo laviront bin adrâi avoué lo pétrole; mâ clia vermena n'amè pas tant cé liquide, à cein que paret, kâ d'on petit momeint l'orolhie gautse dâo mâcllio ein fut tota pllieina, que cein resseimblîâvè à n'a froumelhire.

— T'écrasâi-te pas! dese lo vòlet, veni vâi vouâti, noutron maitrè!

— Eh bin! vaissa z'ein onna bouna verra de-dein...

— La! vouaiquie!... Mâ!... Eeéh! bourtiâ dè bêtes! cein ne l'âo fâ pas mé què dè cratchi dèssus.

Ah! ah! Eh bin, l'âi faut fottèr lo fû; mâ finameint dein l'orolhie, et ne vairein bin cein!

Lo vòlet preind on allumetta dein sa catsetta dè gilet, lâivè lo dzênâo, la frottè su sa cousse et la preseintè dein l'orolhie.

Adon vo z'arâi faillu cein vairè. Clia taborniaux s'étiènt émaginâ que la vermena dè l'orolhie bourlèrâi tota soletta, mâ pas petout l'âi uront met l'allumetta que lo mâcllio prè fû. Ye coumeinça à brouilli et à fèrè dâi dzevatâiès que son lin sè trossa. Peinsâ-vo vâi, clia pourra bête, se le dèvessâi souffri! Pè bounheu que la porta dè la remisa iô l'aviont attatsi, étâi âoverta, ye fot lo camp tot allumâ et ye bailla on alerta dâo diabllo pè lo veladzo. Dou dzo doureint ye fasâi dâi chô pè la campagne, que lè petits passavont lè gros et n'est què lo leindèman que puront lo rappertsi avoué on lacet, kâ Isaque et son vòlet lâi aviont bin tant fè mau, què rein què dè vairè on hommo cein l'âi baillivè pouâirè; l'arâi mi amâ avâi duè lotta dè vermena pè lo coo, et ne faut pas ètre trâo ébahi se cé pourro mâcllio avâi tant couson dè ne pas sè laissi accrotsi.